

SAINT GENEST

COMÉDIEN PAÏEN

REPRÉSENTANT LE MARTYRE D'ADRIEN

TRAGÉDIE

1646

PERSONNAGES

DIACLÉTIIEN, empereur.
MAXIMIN, empereur.
VALÉRIE, fille de Dioclétien.
CAMILLE, suivante de Valérie.
PLANCIEN, préfet.
GENEST, comédien.
MARCELLE, comédienne.
OCTAVE, comédien.
SERGESTE, comédien.
LENTULE, comédien.
ALBIN, comédien.
UN DÉCORATEUR.
UN GEOLIER.
UN PAGE.

ADRIEN, représenté par Genest
NATALIE, — par Marcelle.
FLAVIE, — par Sergeste.
MAXIMIN, — par Octave.
ANTHISME, — par Lentule.
UN GARDE, — par Albin.
UN GEOLIER,
SUITE DE SOLDATS ET GARDÉS.

ACTE I, SCÈNE I.

283

ACTE PREMIER

SCÈNE I

VALÉRIE, CAMILLE.

CAMILLE.

Quoi ! vous ne sauriez vaincre une frayeur si vaine ?
Un songe, une vapeur vous cause de la peine,
A vous sur qui le Ciel déployant ses trésors,
Mit un insigne d'esprit dans un si digne corps !

VALÉRIE.

Le premier des Césars apprit bien que les songes
Ne sont pas toujours faux et toujours des mensonges ;
Et la force d'esprit dont il fut tant vanté,
Pour l'avoir conseillé, lui coûta la clarté.
Le Ciel, comme il lui plaît, nous parle sans obstacle ;
S'il veut, la voix d'un songe est celle d'un oracle,
Et les songes, surtout tant de fois répétés,
Ou toujours, ou souvent, disent des vérités.
Déjà cinq ou six nuits à ma triste pensée
Ont de ce vil hymen la vision tracée,
M'ont fait voir un berger avoir assez d'orgueil
Pour prétendre à mon lit, qui serait mon cercueil,
Et l'empereur, mon père, avecque violence,
De ce présomptueux appuyer l'insolence.
Je puis, s'il m'est permis, et si la vérité
Dispense les enfants à quelque liberté,
De sa mauvaise humeur craindre un mauvais office ;
Je connais son amour, mais je crains son caprice,
Et vois qu'en tout rencontre il suit aveuglément
La bouillante chaleur d'un premier mouvement.
Sut-il considérer, pour son propre hyménée,
Sous quel joug il baissait sa tête couronnée,
Quand, empereur, il fit sa couche et son État
Le prix de quelques pains qu'il emprunta soldat,
Et, par une faiblesse à nulle autre seconde,
S'associa ma mère à l'empire du monde ?
Depuis, Rome souffrit et ne réprouva pas
Qu'il commit un Alcide au fardeau d'un Atlas,
Qu'on vit sur l'univers deux têtes souveraines,

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

(Le théâtre s'ouvre.)

GENEST, s'habillant, et tenant son rôle;
LE DÉCORATEUR.

GENEST.

Il est beau ; mais encore, avec peu de dépense,
 Vous pouviez ajouter à la magnificence,
 N'y laisser rien d'aveugle, y mettre plus de jour,
 Donner plus de hauteur aux travaux d'alentour,
 En marbrer les dehors, en jasper les colonnes,
 Enrichir les tympan, leurs cimes, leurs couronnes,
 Mettre en vos coloris plus de diversité,
 En vos carnations plus de vivacité,
 Draper mieux ces habits, reculer ces paysages,
 Y lancer des jets d'eau, refondrer leurs ombrages,
 Et surtout en la toile où vous peignez vos cieux
 Faire un jour naturel au jugement des yeux,
 Au lieu que la couleur m'en semble un peu meurtrie.

LE DÉCORATEUR.

Le temps nous a manqué plutôt que l'industrie ;
 Joint qu'on voit mieux de loin ces raccourcissements,
 Ces corps sortant du plan de ces refondrements ;
 L'approche à ces dessins ôte leurs perspectives,
 En confond les faux jours, rend leurs couleurs moins vives,
 Et, comme à la nature, est nuisible à notre art
 A qui l'éloignement semble apporter du fard :
 La grâce une autre fois y sera plus entière.

GENEST.

Le temps nous presse ; allez, préparez la lumière.

(Il lit son rôle.)

(Le décorateur sort.)

« Ne délibère plus, Adrien, il est temps
 « De suivre avec ardeur ces fameux combattants :
 « Si la gloire te plaît, l'occasion est belle ;
 « La querelle du ciel à ce combat t'appelle ;
 « La torture, le fer et la flamme t'attend :
 « Offre à leurs cruautés un cœur ferme et constant ;
 « Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,

« Tendre aux tyrans les mains et mettre bas les armes ;
 « Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
 « Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang.

(Il répète encore ces quatre derniers vers.)

« Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
 « Tendre aux tyrans les mains et mettre bas les armes ;
 « Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
 « Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang. »

SCÈNE II

MARCELLE, achevant de s'habiller, et tenant son rôle ; GENEST.

MARCELLE.

Dieux ! comment en ce lieu faire la comédie ?
 De combien d'importuns j'ai la tête étourdie !
 Combien, à les ouïr, je fais de languissants !
 Par combien d'attentats j'entreprends sur les sens !
 Ma voix rendrait les bois et les rochers sensibles ;
 Mes plus simples regards sont des meurtres visibles ;
 Je foule autant de cœurs que je marche de pas ;
 La troupe, en me perdant, perdrait tous ses appas.
 Enfin, s'ils disent vrai, j'ai lieu d'être bien vaine.
 De ces faux courtisans toute ma loge est pleine ;
 Et, lasse au dernier point d'entendre leurs douceurs,
 Je les en ai laissés absolus possesseurs.
 Je crains plus que la mort cette engeance idolâtre
 De lutins importuns qu'engendre le théâtre,
 Et que la qualité de la profession
 Nous oblige à souffrir avec discrétion.

GENEST.

Outre le vieil usage où nous trouvons le monde,
 Les vanités encor dont votre sexe abonde
 Vous font avec plaisir supporter cet ennui,
 Par qui tout votre temps devient le temps d'autrui.
 Avez-vous repassé cet endroit pathétique
 Où Flavie en sortant vous donne la réplique,
 Et vous souvenez-vous qu'il s'y faut exciter ?

MARCELLE, lui donnant son rôle.

J'en prendrais votre avis, oyez-moi réciter :

(Elle répète.)

« J'ose à présent, ô Ciel, d'une vue assurée,
 « Contempler les brillants de ta voûte azurée,
 « Et nier ces faux dieux qui n'ont jamais foulé

« De ce palais roulant le lambris étoilé.
 « A ton pouvoir, Seigneur, mon époux rend hommage;
 « Il professe ta foi, ses fers t'en sont un gage;
 « Ce redoutable fléau des dieux sur les chrétiens,
 « Ce lion altéré du sacré sang des tiens,
 « Qui de tant d'innocents crut la mort légitime,
 « De ministre qu'il fut, s'offre enfin pour victime,
 « Et, patient agneau, tend à ses ennemis
 « Un col à ton saint joug heureusement soumis. »

GENEST.

Outre que dans la cour que vous avez charmée
 On sait que votre estime est assez confirmée,
 Ce récit me surprend, et vous peut acquérir
 Un renom au théâtre à ne jamais mourir.

MARCELLE.

Vous m'en croyez bien plus que je ne m'en présume.

GENEST.

La cour viendra bientôt; commandez qu'on allume.

(Il repasse son rôle.)

(Marcelle sort.)

« Il serait, Adrien, honteux d'être vaincu;
 « Si ton Dieu veut ta mort, c'est déjà trop vécu;
 « J'ai vu, Ciel, tu le sais par le nombre des âmes
 « Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
 « Dessus les grils ardents et dedans les taureaux
 « Chanter les condamnés et trembler les bourreaux.
 (Il répète ces quatre derniers vers.)
 « J'ai vu, Ciel, tu le sais par le nombre des âmes
 « Que j'osais t'envoyer par des chemins de flammes,
 « Dessus les grils ardents et dedans les taureaux
 « Chanter les condamnés et trembler les bourreaux. »
 Dieux, prenez contre moi ma défense et la vôtre;
 D'effet comme de nom je me trouve être un autre;
 Je feins moins Adrien que je ne le deviens,
 Et prends avec son nom des sentiments chrétiens.
 Je sais, pour l'éprouver, que par un long étude
 L'art de nous transformer nous passe en habitude;
 Mais il semble qu'ici des vérités sans fard
 Passent et l'habitude et la force de l'art,
 Et que Christ me propose une gloire éternelle
 Contre qui ma défense est vaine et criminelle;
 J'ai pour suspects vos noms de dieux et d'immortels,
 Je répugne aux respects qu'on rend à vos autels;
 Mon esprit, à vos lois secrètement rebelle,

En conçoit un mépris qui fait mourir son zèle,
 Et, comme de profane enfin sanctifié,
 Semble se déclarer pour un crucifié.
 Mais où va ma pensée, et par quel privilège
 Presque insensiblement passé-je au sacrilège,
 Et du pouvoir des dieux perds-je le souvenir?
 Il s'agit d'imiter et non de devenir.

(Le ciel s'ouvre avec des flammes.)

UNE VOIX.

Poursuis, Genest, ton personnage;
 Tu n'imiteras point en vain;
 Ton salut ne dépend que d'un peu de courage.
 Et Dieu t'y prêtera la main.

GENEST.

Qu'entends-je, juste Ciel, et par quelle merveille,
 Pour me toucher le cœur, me frappes-tu l'oreille?
 Souffle doux et sacré qui me viens enflammer,
 Esprit saint et divin qui me viens animer,
 Et qui, me souhaitant, m'inspires le courage,
 Travaille à mon salut, achève ton ouvrage,
 Guide mes pas douteux dans le chemin des dieux,
 Et pour me les ouvrir dessille-moi les yeux.
 Mais, ô vaine créance et frivole pensée,
 Que du ciel cette voix me doive être adressée!
 Quelqu'un, s'apercevant du caprice où j'étais,
 S'est voulu divertir par cette feinte voix,
 Qui d'un si prompt effet m'excite tant de flamme,
 Et qui m'a pénétré jusqu'au profond de l'âme.
 Prenez, dieux, contre Christ, prenez votre parti,
 Dont ce rebelle cœur s'est presque départi;
 Et toi contre les dieux, ô Christ, prends ta défense,
 Puisqu'à tes lois ce cœur fait encor résistance,
 Et dans l'onde agitée où flottent mes esprits
 Terminez votre guerre, et m'en faites le prix.
 Rendez-moi le repos dont ce trouble me prive.

SCÈNE III

LE DÉCORATEUR, venant allumer les chandelles, GENEST.

LE DÉCORATEUR.

Hâtez-vous, il est temps; toute la cour arrive.

GENEST.

Allons, tu m'as distrait d'un rôle glorieux

Que je représentais devant la cour des cieux,
Et de qui l'action est d'importance extrême,
Et n'a pas un objet moindre que le ciel même.
Préparons la musique, et laissons-les placer.

LE DÉCORATEUR, à part.

Il repassait son rôle et s'y veut surpasser.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

DIACLÉTIIEN, MAXIMIN, VALÉRIE, CAMILLE,
PLANCIEN, SOLDATS, GARDES.

VALÉRIE.

Mon goût, quoi qu'il en soit, est pour la tragédie :
L'objet en est plus haut, l'action plus hardie,
Et les pensers pompeux et pleins de majesté
Lui donnent plus de poids et plus d'autorité.

MAXIMIN.

Elle l'emporte enfin par les illustres marques
D'exemple des héros, d'ornement des monarques,
De règle et de mesure à leurs affections,
Par ses événements et par ses actions.

PLANCIEN.

Le théâtre aujourd'hui, superbe en sa structure,
Admirable en son art, et riche en sa peinture,
Promet pour le sujet de mêmes qualités.

MAXIMIN.

Les effets en sont beaux, s'ils sont bien imités.
Vous verrez un des miens, d'une insolente audace,
Au mépris de la part qu'il s'acquie en ma grâce,
Au mépris de ses jours, au mépris de nos dieux,
Affronter le pouvoir de la terre et des cieux,
Et faire à mon amour succéder tant de haine
Que, bien loin d'en souffrir le spectacle avec peine,
Je verrai d'un esprit tranquille et satisfait
De son zèle obstiné le déplorable effet,
Et remourir ce traître après sa sépulture,
Sinon en sa personne, au moins en sa figure.

DIACLÉTIIEN.

Pour le bien figurer, Genest n'oubliera rien :
Écoutons seulement et trêve à l'entretien.

(On entend une voix accompagnée d'un luth.)

(LA PIÈCE COMMENCE.)

SCÈNE V

LES MÈMES, assis; ADRIEN, sur un théâtre élevé, représenté
par GENEST.

ADRIEN.

Ne délibère plus, Adrien, il est temps
De suivre avec ardeur ces fameux combattants :
Si la gloire te plaît, l'occasion est belle ;
La querelle du ciel à ce combat t'appelle ;
La torture, le fer et la flamme t'attend ;
Offre à leurs cruautés un cœur ferme et constant ;
Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
Tendre aux tyrans les mains et mettre bas les armes ;
Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang.
La faveur de César, qu'un peuple entier t'envie,
Ne peut durer au plus que le cours de sa vie ;
De celle de ton Dieu, non plus que de ses jours,
Jamais nul accident ne bornera le cours :
Déjà de ce tyran la puissance irritée,
Si ton zèle te dure, a ta perte arrêtée.
Il serait, Adrien, honteux d'être vaincu ;
Si ton Dieu veut ta mort, c'est déjà trop vécu.
J'ai vu, Ciel, tu le sais par le nombre des âmes
Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
Dessus les grils ardents et dedans les taureaux,
Chanter les condamnés et trembler les bourreaux ;
J'ai vu tendre aux enfants une gorge assurée
A la sanglante mort qu'ils voyaient préparée,
Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux
Ces fruits à peine éclos, déjà mûrs pour les cieux.
J'en ai vu que le temps prescrit par la nature
Était près de pousser dedans la sépulture,
Dessus les échafauds presser ce dernier pas,
Et d'un jeune courage affronter le trépas.
J'ai vu mille beautés en la fleur de leur âge,
A qui, jusqu'aux tyrans, chacun rendait hommage,
Voir avecque plaisir meurtris et déchirés
Leurs membres précieux de tant d'yeux adorés.
Vous l'avez vu, mes yeux, et vous craindriez sans honte
Ce que tout sexe brave et que tout âge affronte !
Cette vigueur peut-être est un effort humain ?

Où les plus innocents ne sont point sans supplices,
 Dont le plus ferme état est toujours inconstant,
 Dont l'être et le non-être ont presque un même instant,
 Et pour qui toutefois la nature aveuglée
 Inspire à ses enfants une ardeur déréglée,
 Qui les fait si souvent, au péril du trépas,
 Suivre la vanité de ses trompeurs appas.
 Ce qu'un siècle y produit, un moment le consomme.
 Porte les yeux plus haut, Adrien; parais homme:
 Combats, souffre et t'acquires, en mourant en chrétien,
 Par un moment de mal, l'éternité d'un bien.

ADRIEN.

Adieu, je cours, je vole au bonheur qui m'arrive;
 L'effet en est trop lent, l'heure en est trop tardive!
 L'ennui seul que j'emporte, ô généreuse sœur,
 Et qui de mon attente altère la douceur,
 Est que la loi, contraire au Dieu que je professe,
 Te prive par ma mort du bien que je te laisse,
 Et, l'acquérant au fisc, ôte à ton noble sang
 Le soutien de sa gloire et l'appui de son rang.

NATALIE.

Quoi! le vol que tu prends vers les célestes plaines
 Souffre encor tes regards sur les choses humaines?
 Si dépouillé du monde et si près d'en partir,
 Tu peux parler en homme et non pas en martyr?
 Qu'un si faible intérêt ne te soit point sensible;
 Tiens au Ciel, tiens à Dieu d'une force invincible;
 Conserve-moi ta gloire, et je me puis vanter
 D'un trésor précieux que rien ne peut m'ôter.
 Une femme possède une richesse extrême,
 Qui possède un époux possesseur de Dieu même.
 Toi, qui de ta doctrine assistes les chrétiens,
 Approche, cher Anthisme, et joins tes vœux aux miens.

SCÈNE IV

ANTHISME, ADRIEN, NATALIE.

ANTHISME.

Un bruit, qui par la ville a frappé mon oreille,
 De ta conversion m'apprenant la merveille
 Et le noble mépris que tu fais de tes jours,
 M'amène à ton combat, plutôt qu'à ton secours.
 Je sais combien César t'est un faible adversaire;
 Je sais ce qu'un chrétien doit et souffrir et faire,

Et je sais que jamais, pour la peur du trépas,
 Un cœur touché de Christ n'a rebroussé ses pas.
 Va donc, heureux ami, va présenter ta tête
 Moins au coup qui t'attend qu'au laurier qu'on t'apprête;
 Va de tes saints propos éclore les effets;
 De tous les chœurs des cieux va remplir les souhaits.
 Et vous, hôtes du ciel, saintes légions d'anges,
 Qui du nom trois fois saint célébrez les louanges,
 Sans interruption de vos sacrés concerts,
 A son aveuglement tenez les cieux ouverts.

ADRIEN.

Mes vœux arriveront à leur comble suprême,
 Si, lavant mes péchés de l'eau du saint baptême,
 Tu m'enrôles au rang de tant d'heureux soldats
 Qui sous même étendard ont rendu des combats.
 Confirme, cher Anthisme, avec cette eau sacrée
 Par qui presque en tous lieux la croix est arborée,
 En ce fragile sein le projet glorieux
 De combattre la terre et conquérir les cieux.

ANTHISME.

Sans besoin, Adrien, de cette eau salutaire,
 Ton sang t'imprimera ce sacré caractère:
 Conserve seulement une invincible foi,
 Et, combattant pour Dieu, Dieu combattra pour toi.

ADRIEN, après avoir rêvé quelque temps.

Ah! Lentule! en l'ardeur dont mon âme est pressée,
 Il faut lever le masque et t'ouvrir ma pensée:
 Le Dieu que j'ai haï m'inspire son amour;
 Adrien a parlé, Genest parle à son tour.
 Ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui respire
 La grâce du baptême et l'honneur du martyr;
 Mais Christ n'a point commis à vos profanes mains
 Ce sceau mystérieux dont il marque ses saints.

(Regardant au ciel, d'où l'on jette quelques flammes.)

Un ministre céleste, avec une eau sacrée,
 Pour laver mes forfaits fend la voûte azurée;
 Sa clarté m'environne, et l'air de toutes parts
 Résonne de concerts, et brille à mes regards.
 Descends, céleste acteur; tu m'attends, tu m'appelles.
 Attends, mon zèle ardent me fournira des ailes;
 Du Dieu qui t'a commis dépars-moi les bontés.

(Il monte deux ou trois marches et passe derrière la tapisserie.)

MARCELLE, qui représentait Natalie.

Ma réplique a manqué; ces vers sont ajoutés.

LENTULE, qui représentait Anthisme.
Il les fait sur-le-champ, et, sans suivre l'histoire,
Croit couvrir en rentrant son défaut de mémoire.

DIOCLETIEN.
Voyez avec quel art Genest sait aujourd'hui
Passer de la figure aux sentiments d'autrui.

VALÉRIE.
Pour tromper l'auditeur, abuser l'acteur même,
De son métier, sans doute, est l'adresse suprême.

SCÈNE V

LES MÊMES; FLAVIE, GARDES.

FLAVIE.
Ce moment dure trop, trouvons-le promptement;
César nous voudra mal de ce retardement;
Je sais sa violence et redoute sa haine.

UN SOLDAT.
Ceux qu'on mande à la mort ne marchent pas sans peine.

MARCELLE.
Cet homme si célèbre en sa profession,
Genest, que vous cherchez, a troublé l'action,
Et, confus qu'il s'est vu, nous a quitté la place.

FLAVIE.
Le plus heureux parfois tombe en cette disgrâce,
L'ardeur de réussir doit le faire excuser.

CAMILLE, à Valérie.
Comme son art, madame, a su les abuser!

SCÈNE VI

GENEST, SERGESTE, LENTULE, MARCELLE, GARDES,
DIOCLETIEN, VALÉRIE, ETC.

GENEST, regardant le ciel.
Suprême Majesté, qui jettes dans les âmes,
Avec deux gouttes d'eau, de si sensibles flammes,
Achève tes bontés, représente avec moi
Les saints progrès des cœurs convertis à ta foi!
Faisons voir dans l'amour dont le feu nous consume,
Toi le pouvoir d'un Dieu, moi le devoir d'un homme;
Toi l'accueil d'un vainqueur sensible au repentir,
Et moi, Seigneur, la force et l'ardeur d'un martyr.

MAXIMIN.
Il feint comme animé des grâces du baptême.

VALÉRIE.
Sa feinte passerait pour la vérité même.

PLANCIEN.
Certes, ou ce spectacle est une vérité,
Ou jamais rien de faux ne fut mieux imité.

GENEST.
Et vous, chers compagnons de la basse fortune
Qui m'a rendu la vie avecque vous commune,
Marcelle, et vous, Sergeste, avec qui tant de fois
J'ai du Dieu des chrétiens scandalisé les lois,
Si je puis vous prescrire un avis salutaire,
Cruels, adorez-en jusqu'au moindre mystère,
Et cessez d'attacher avec de nouveaux clous
Un Dieu qui sur la croix daigne mourir pour vous;
Mon cœur, illuminé d'une grâce céleste...

MARCELLE.
Il ne dit pas un mot du couplet qui lui reste.

SERGESTE.
Comment, se préparant avecque tant de soin...
LENTULE, regardant derrière la tapisserie.
Holà, qui tient la pièce?

GENEST.
Il n'en est plus besoin.
Dedans cette action, où le Ciel s'intéresse,
Un ange tient la pièce, un ange me redresse;
Un ange, par son ordre, a comblé mes souhaits,
Et de l'eau du baptême effacé mes forfaits.
Ce monde périssable et sa gloire frivole
Est une comédie où j'ignorais mon rôle.
J'ignorais de quel feu mon cœur devait brûler;
Le démon me dictait quand Dieu voulait parler;
Mais, depuis que le soin d'un esprit angélique
Me conduit, me redresse et m'apprend ma réplique,
J'ai corrigé mon rôle, et le démon confus,
M'en voyant mieux instruit, ne me suggère plus.
J'ai pleuré mes péchés, le Ciel a vu mes larmes;
Dedans cette action il a trouvé des charmes,
M'a départi sa grâce, est mon approbateur,
Me propose des prix, et m'a fait son acteur.

LENTULE.
Quoiqu'il manque au sujet, jamais il ne hésite.

MARCELLE, à genoux.

Si la pitié, Seigneur...

DIOCLÉTIEN.

Réprimera l'audace où son erreur l'emporte.

PLANCIEN.

Repassant cette erreur d'un esprit plus remis...

DIOCLÉTIEN.

Acquittez-vous du soin que je vous ai commis.

CAMILLE, à Genest.

Simple, ainsi de César tu méprises la grâce!

GENEST.

J'acquiers celle de Dieu.

(Dioclétien, Maximin, Valérie et Camille, sortent.)

SCÈNE VII

OCTAVE, LE DÉCORATEUR, MARCELLE,
PLANCIEN, GARDES.

OCTAVE.

Quel mystère se passe?

MARCELLE.

L'empereur abandonne aux rigueurs de la loi
Genest, qui des chrétiens a professé la foi.

OCTAVE.

Nos prières peut-être...

MARCELLE.

Elles ont été vaines.

PLANCIEN.

Gardes!

UN GARDE.

Seigneur?

PLANCIEN.

Menez Genest, chargé de chaînes,

Dans le fond d'un cachot attendre son arrêt.

GENEST.

Je t'en rends grâce, ô Ciel! allons, me voilà prêt :
Les anges, quelque jour, des fers que tu m'ordonnes
Dans ce palais d'azur me feront des couronnes.

SCÈNE VIII

LES MÈMES ; SERGESTE, LENTULE, ALBIN, GARDES.

PLANCIEN, assis.

Son audace est coupable, autant que son erreur,
D'en oser faire gloire aux yeux de l'empereur.
Et vous, qui sous même art courez même fortune,
Sa foi, comme son art, vous est-elle commune?
Et comme un mal souvent devient contagieux...

MARCELLE.

Le ciel m'en garde, hélas!

OCTAVE.

M'en préservent les dieux!

SERGESTE.

Que plutôt mille morts...

LENTULE.

Que plutôt mille flammes...

PLANCIEN, à Marcelle.

Que représentiez-vous?

MARCELLE.

Vous l'avez vu, les femmes,

Si, selon le sujet, quelque déguisement
Ne m'obligeait parfois au travestissement.

PLANCIEN, à Octave.

Et vous?

OCTAVE.

Parfois les rois, et parfois les esclaves.

PLANCIEN, à Sergeste.

Vous?

SERGESTE.

Les extravagants, les furieux, les braves.

PLANCIEN, à Lentule.

Ce vieillard?

LENTULE.

Les docteurs sans lettres ni sans lois,
Parfois les confidents, et les traitres parfois.

PLANCIEN, à Albin.

Et toi?

ALBIN.

Les assistants.

PLANCIEN, se levant.

Leur franchise ingénue

GENEST.

Dieu m'apprend sur-le-champ ce que je vous récite,
Et vous m'entendez mal, si dans cette action
Mon rôle passe encor pour une fiction.

DIOCLÉTIEN.

Votre désordre enfin force ma patience :
Songez-vous que ce jeu se passe en ma présence ?
Et puis-je rien comprendre au trouble où je vous voi ?

GENEST.

Excusez-les, Seigneur, la faute en est à moi ;
Mais mon salut dépend de cet illustre crime :
Ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui s'exprime ;
Ce jeu n'est plus un jeu, mais une vérité
Où par mon action je suis représenté,
Où moi-même, l'objet et l'acteur de moi-même,
Purgé de mes forfaits par l'eau du saint baptême,
Qu'une céleste main m'a daigné conférer,
Je professe une loi que je dois déclarer.
Écoutez donc, Césars, et vous, troupes romaines,
La gloire et la terreur des puissances humaines,
Mais faibles ennemis d'un pouvoir souverain
Qui foule aux pieds l'orgueil et le sceptre romain :
Aveuglé de l'erreur dont l'enfer vous infecte,
Comme vous des chrétiens j'ai détesté la secte,
Et si peu que mon art pouvait exécuter,
Tout mon heur consistait à les persécuter :
Pour les fuir et chez vous suivre l'idolâtrie,
J'ai laissé mes parents, j'ai quitté ma patrie,
Et fait choix à dessein d'un art peu glorieux
Pour mieux les diffamer et les rendre odieux :
Mais, par une bonté qui n'a point de pareille,
Et par une incroyable et soudaine merveille
Dont le pouvoir d'un Dieu peut seul être l'auteur,
Je deviens leur rival de leur persécuteur,
Et soumets à la loi que j'ai tant réprochée
Une âme heureusement de tant d'écueils sauvée :
Au milieu de l'orage où m'exposait le sort,
Un ange par la main m'a conduit dans le port,
M'a fait sur un papier voir mes fautes passées
Par l'eau qu'il me versait à l'instant effacées ;
Et cette salutaire et céleste liqueur,
Loin de me refroidir, m'a consumé le cœur.
Je renonce à la haine et déteste l'envie
Qui m'a fait des chrétiens persécuter la vie ;

Leur créance est ma foi, leur espoir est le mien ;
C'est leur Dieu que j'adore ; enfin je suis chrétien.
Quelque effort qui s'oppose à l'ardeur qui m'enflamme,
Les intérêts du corps cèdent à ceux de l'âme.
Déployez vos rigueurs, brûlez, coupez, tranchez :
Mes maux seront encor moindres que mes péchés.
Je sais de quel repos cette peine est suivie,
Et ne crains point la mort qui conduit à la vie.
J'ai souhaité longtemps d'agréer à vos yeux ;
Aujourd'hui je veux plaire à l'empereur des cieux ;
Je vous ai divertis, j'ai chanté vos louanges ;
Il est temps maintenant de réjouir les anges,
Il est temps de prétendre à des prix immortels,
Il est temps de passer du théâtre aux autels.
Si je l'ai mérité, qu'on me mène au martyre :
Mon rôle est achevé, je n'ai plus rien à dire.

DIOCLÉTIEN.

Ta feinte passe enfin pour importunité.

GENEST.

Elle vous doit passer pour une vérité.

VALÉRIE.

Parle-t-il de bon sens ?

MAXIMIN.

Croirai-je mes oreilles ?

GENEST.

Le bras qui m'a touché fait bien d'autres merveilles.

DIOCLÉTIEN.

Quoi ! tu renonces, traître, au culte de nos dieux ?

GENEST.

Et les tiens aussi faux qu'ils me sont odieux.
Sept d'entre eux ne sont plus que des lumières sombres
Dont la faible clarté perce à peine les ombres,
Quoiqu'ils trompent encor votre crédulité ;
Et des autres le nom à peine en est resté.

DIOCLÉTIEN, se levant.

O blasphème exécration ! ô sacrilège impie,
Et dont nous répondrons, si son sang ne l'expie !
Préfet, prenez ce soin, et de cet insolent
Fermez les actions par un acte sanglant
Qui des dieux irrités satisfasse la haine :
Qui vécut au théâtre expire dans la scène ;
Et si quelqu'autre, atteint du même aveuglement,
A part en son forfait, qu'il l'ait en son tourment.